

Maurice Rat, *chronologie et préface au Théâtre d'Alfred de Musset* (tome 1), Garnier-Flammarion, 1964.

CHRONOLOGIE DE LA VIE DE MUSSET

1810. — 11 DÉCEMBRE : Naissance d'Alfred de Musset à Paris, 33, rue des Noyers (aujourd'hui 57, boulevard Saint-Germain).

Son père, connu sous le nom de Musset-Pathay, avait publié ou devait publier (de 1799 à 1826) de nombreux ouvrages : romans, récits de voyage, essais de critique littéraire, etc., dont une *Histoire de la vie et des œuvres de Jean-Jacques Rousseau* et une édition des œuvres du philosophe. Son grand-père maternel, Guyot-Desherbiers, magistrat, membre des Cinq-Cents, puis, sous le Consulat, du Corps législatif, versificateur adroit, avait été l'ami du poète Roucher, l'auteur des *Mois*, qu'il tenta d'arracher au Tribunal révolutionnaire, et se plaisait à lire et à jouer les *Proverbes* dramatiques de Carmontelle.

La famille paternelle d'Alfred, originaire du Vendômois, conservait au Gué-du-Loir un domaine, celui de Bonne-Aventure, où Musset enfant fera quelques séjours. De toute petite noblesse, encore que le poète fût plus tard assez fier de « l'épervier d'or dont son casque est armé », il ne semble pas que Musset ait compté pour « aïeule en ligne maternelle », ni même pour arrière-grand-tante Jeanne d'Arc, qui fut la tante de la belle-sœur de la première femme d'un de ses ancêtres, mais l'un de ses lointains aïeux avait épousé la fille de Cassandre Salviati, cette Cassandre pour qui Ronsard composa de si beaux sonnets d'amour, et son bisaïeul avait, au XVIII^e siècle, épousé la descendante de cousins de Joachim du Bellay.

Né donc en 1810, Musset avait environ vingt ans de moins que Lamartine, treize ans de moins que Vigny, huit ans de moins que Hugo, six ans de moins que George Sand et Sainte-Beuve, un an de plus que Gautier.

1819. — OCTOBRE : Musset entre au collège Henri-IV où il poursuivra ses études jusqu'à la classe de philosophie, d'excellentes études, écrivant, alors qu'il n'avait pas encore quatorze ans, ses premiers vers (une chanson pour la fête de sa mère) obtenant au Concours général un second prix de dissertation latine, dont sa mère pleurera de joie.

1827-1828. — FIN : Incertain, au sortir du collège, sur sa vocation, il commence et abandonne des études de droit, puis de médecine, mais hante surtout les cafés à la mode, connaît de bonnes ou mauvaises fortunes amoureuses, a pour amis d'élégants viveurs : Alfred Tattet, Roger de Beauvoir, cependant que Paul Foucher, qu'il avait eu pour condisciple à Henri-IV, le présente à Victor Hugo, son beau-frère. Il publie dans un journal de Dijon, *le Provincial*, une ballade intitulée *Un rêve* puis, à Paris, une traduction de *l'Anglais mangeur d'opium* de Thomas de Quincey.

1829. — Dans le cercle des amis de Musset entre un autre viveur, de vingt-cinq ans son aîné, le poète et romancier Ulrich Guttinguer, ami de Tattet et de Sainte-Beuve, héros d'un douloureux drame d'amour, et dont le poète se souviendra dans *Rolla*.

AVRIL : Il devient pour quelques mois employé de MM. Febvrel et Cie, entrepreneurs de chauffage militaire.

DÉCEMBRE : Musset publie *les Contes d'Espagne et d'Italie*, comprenant quinze pièces en vers dont les principales sont : *Don Paez, les Marrons du feu, Mardoche*.

1830. — PREMIER SEMESTRE : *La Quittance du diable*.

1^{er} DÉCEMBRE : *La Nuit vénitienne ou les noces de Laurette*, jouée à l'Odéon, y connaît un noir échec ; elle est publiée le même mois dans *la Revue de Paris*. L'insuccès de la pièce décourage Musset et le détourne du théâtre.

1831. — JANVIER-JUIN : Musset publie, dans *le Temps, les Revues fantastiques*.

1832. — 8 AVRIL : Mort de Victor de Musset-Pathay, père du poète, qui décide, très affecté, d'essayer de ne plus être à charge à sa famille et de gagner sa vie par sa production littéraire.

DÉCEMBRE : Publication d'*Un spectacle dans un fauteuil*, daté de 1833, et qui comprend : *la Coupe et les Lèvres, A quoi rêvent les jeunes filles, Namouna*.

1833. — MARS : Musset inaugure avec un compte rendu d'un opéra de Scribe et Auber, *Gustave III*, sa collaboration à *la Revue des Deux Mondes*, dirigée par Buloz.

1^{er} AVRIL : *André del Sarto* dans *la Revue des Deux Mondes*.

15 MAI : *Les Caprices de Marianne*, dans la même revue.

JUIN : A un dîner offert par Buloz à ses collaborateurs, Musset fait la connaissance de George Sand, auteur déjà célèbre de deux romans : *Indiana*, *Valentine*, et lui adresse, le 24 juin, un poème qui paraîtra dans ses œuvres posthumes : *Après la lecture d'Indiana*. George Sand lui répond le jour même par une invitation à venir la voir.

31 JUILLET-1^{er} AOUT : Début de la liaison de George Sand et de Musset, et ensuite séjour commun des amants à Fontainebleau (4-11 août).

15 AOUT : Publication de *Rolla*.

12 DÉCEMBRE : Départ des amants pour l'Italie; ils passent par Lyon, Marseille, Gênes, Livourne, Pise, Florence. Ils arrivent, le 30 ou le 31, à Venise, descendant, Alfred, à l'hôtel de l'Europe, George, au Danieli puis occupent, dès le 1^{er} janvier, la même chambre à balcon au premier étage de l'hôtel Danieli.

C'est au cours de cette année, entre le début de sa liaison avec Sand et son départ avec elle pour l'Italie, que Musset compose son drame de *Lorenzaccio*.

1834. — 1^{er} JANVIER : *La Revue des Deux Mondes* publie *Fantasio*.

31 JANVIER-FÉVRIER : Musset, tombé malade à Venise, découvre la liaison d'un médecin qui le soigne, Pagello, avec Sand.

29 MARS-12 AVRIL : Musset convalescent, accompagné par Sand jusqu'à Mestre, rentre de Venise, par Genève, à Paris.

1^{er} JUILLET : *La Revue des Deux Mondes* publie : *On ne badine pas avec l'amour*.

AOUT : Publication de *Lorenzaccio* dans la seconde livraison (en prose) d'*Un spectacle dans un fauteuil*, qui contient, en outre, *les Caprices de Marianne*, *André del Sarto*, *Fantasio*, *On ne badine pas avec l'amour*, *la Nuit vénitienne*.

14 AOUT : Sand arrive à Paris avec Pagello et revoit Musset dans les jours qui suivent.

SEPTEMBRE : Séjour de Musset à Bade, d'où il écrit à Sand des lettres brûlantes et où il poursuit la rédaction,

commencée dès juillet, de *la Confession d'un enfant du siècle*.

OCTOBRE-NOVEMBRE : Reprise de la liaison de Musset avec Sand.

DÉCEMBRE : Nouvelle rupture, après des scènes violentes.

1835. — JANVIER-MARS : Reprise très orageuse de la liaison de Musset avec Sand, que celle-ci prend l'initiative de rompre pour toujours, en partant pour Nohant (6 mars). Musset se console bientôt avec Mme Jaubert, sa « marraine », sœur de son ami le comte Alton Shée, spirituelle et légère épouse d'un magistrat qui pourrait être son père; elle a trente-deux ans, Musset vingt-cinq. La jalousie malade de Musset mettra rapidement un terme à leur amour, mais non pas à leur amitié.

JUIN : *La Nuit de Mai*.

AOUT : Musset publie *la Quenouille de Barberine*.

NOVEMBRE : *Le Chandelier*.

DÉCEMBRE : *La Nuit de Décembre*.

1836. — FÉVRIER : Publication de *la Confession d'un enfant du siècle* (dont un chapitre avait paru en septembre 1835 dans *la Revue des Deux Mondes*).

MARS : Publication dans *la Revue des Deux Mondes* du poème *Lettre à M. de Lamartine*.

JUILLET : *Il ne faut jurer de rien*.

AOUT : *La Nuit d'Août*.

SEPTEMBRE-MAI 1837 : Les quatre *Lettres de Dupuis et Cotonet* (dans *la Revue des Deux Mondes*).

OCTOBRE : Les stances *A la Malibran*, poème.

1837. — AVRIL : Liaison de Musset et du « petit moinillon », c'est-à-dire d'Aimée d'Alton, cousine de Mme Jaubert, qui deviendra plus tard la femme de Paul de Musset frère aîné du poète.

JUIN : *Un caprice*.

AOUT : *Emmeline*.

OCTOBRE : *La Nuit d'Octobre*.

NOVEMBRE : *Les Deux Maîtresses*.

1838. — JANVIER : *Frédéric et Bernerette*.

FÉVRIER : *L'Espoir en Dieu*.

MAI : *Le Fils du Titien*.

JUILLET : *Dupont et Durand* paraît dans *la Revue des Deux Mondes*.

OCTOBRE : *Margot*. Musset est nommé bibliothécaire au ministère de l'Intérieur.

NOVEMBRE : *De la tragédie*. A propos des débuts de Mademoiselle Rachel.

1839. — ASSIDUITÉS en janvier auprès de Pauline Garcia, sœur de la Malibran, ensuite liaison avec Rachel.

FÉVRIER : *Croisille* (nouvelle).

NOVEMBRE : Musset compose le roman *le Poète déchu*.

DÉCEMBRE : *Sur La Fontaine*.

1840. — PRINTEMPS : Grave maladie du poète, soigné avec dévouement par sœur Marcelline, qui tente de le ramener à la foi.

L'éditeur Charpentier donne la première édition des *Poésies complètes* et des *Comédies et Proverbes*. Les deux volumes sont enregistrés à la *Bibliographie de la France* le 4 juillet.

JUIN : *Tristesse*, poème.

AOUT : *Une soirée perdue*, poème à la gloire de Molière.

1841. — FÉVRIER : *Souvenir*, poème.

1842. — JANVIER : *Sur la paresse*.

Au cours de cette année assez morne, le poète retourne auprès d' Aimée d'Alton, mais l'un et l'autre constatent la mort de leur amour.

1^{er} OCTOBRE : Dans la *Revue des Deux Mondes* : *Sur une Morte*, poème dirigé contre la princesse de Belgiojoso dont il fréquentait depuis longtemps le salon et à qui il avait inutilement fait la cour.

OCTOBRE : *Histoire d'un merle blanc*.

1843. — JANVIER : Nouvelle maladie du poète, dont l'abus de l'alcool a ruiné la santé.

Au cours de cette année, il se réconcilie avec Rachel et Hugo, songe un instant à se marier avec la fille de l'auteur dramatique Melesville, compose des poésies pour Marie Nodier. A la fin de septembre et au début d'octobre, quinze jours à la maison d'arrêt de la Garde Nationale où il avait déjà dû passer vingt-quatre heures en 1841 et où il séjournera encore en 1849.

1844. — La santé de Musset périclité. Une pleurésie manque de l'emporter au printemps. Il a néanmoins plusieurs liaisons. *A mon frère revenant d'Italie* (avril), *Pierre et*

Camille (avril), *le Secret de Favotte* (juin), *les Frères Van Buck* (juillet). *A Mme Jaubert.*

1845. — Nouvelle grave maladie, au printemps, du poète. Il est nommé en même temps que Balzac chevalier de la Légion d'honneur (24 avril).

NOVEMBRE : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, comédie-proverbe.

DÉCEMBRE : *Mimi Pinson* dans *le Diable à Paris*.

C'est semble-t-il au cours de l'année 1845 qu'il se lia d'amitié avec la comtesse Kalergis, une Russe d'origine polonaise qui était l'amie de Mme Jaubert et qui a inspiré à Gautier sa *Symphonie en blanc majeur*.

1847. — 27 NOVEMBRE : Première représentation d'*Un caprice* à la Comédie-Française, dont Buloz venait d'être nommé administrateur, avec Mme Allan, dans le rôle de Mme de Léry : succès éclatant.

1848. — 5 MAI : Musset perd son poste de bibliothécaire.

1849. — FÉVRIER : Première représentation de *Louison*. Amitié amoureuse de Musset et de la comédienne Augustine Brohan.

30 MAI : Première représentation au Théâtre-Français d'*On ne saurait penser à tout*. Début de la liaison orageuse de Musset et de Mme Allan.

1850. — 22 OCTOBRE-6 NOVEMBRE : *Carmosine* paraît dans *le Constitutionnel*.

1851. — 1^{er} NOVEMBRE : *Bettine* paraît dans *la Revue des Deux Mondes*.

1852. — 12 FÉVRIER : Élection de Musset, après deux échecs antérieurs (en 1848 et en 1850) à l'Académie française. Il prononce son discours de réception le 27 mai. Liaison de Musset et de Louise Colet, qui avait été la maîtresse d'Alphonse Karr et de Flaubert; leurs amours durèrent six mois.

Le poète publie ses poésies dans leur classement définitif : *Premières Poésies* (1829-1835), *Poésies Nouvelles* (1836-1852), respectivement enregistrées à la *Bibliographie de la France* en juillet et août.

1853. — MARS : Musset est nommé bibliothécaire au ministère de l'Instruction publique.

JUILLET : La première édition complète des *Comédies et Proverbes* est enregistrée à la *Bibliographie de la France*.
23 DÉCEMBRE 1853-6 JANVIER 1854 : *La Mouche*.

1855. — *L'Ane et le Ruisseau*.

1856. — Année particulièrement triste et morne
Musset n'écrit presque plus, et continue de boire.

1857. — 2 MAI : Mort de Musset.

4 MAI : Une trentaine de personnes seulement, après la cérémonie funèbre à l'église Saint-Roch, sa paroisse, accompagnent Musset au Père-Lachaise.

10 MAI : Louise Colet, qui avait été la maîtresse de Musset en 1852, publie à sa mémoire un long poème dans *la Presse* dont ces vers peuvent être détachées :

Les murmures des monts, les rumeurs de la plaine,
Les souffles odorants dont la campagne est pleine,
Indicible concert qui répand dans les cœurs
Le printemps amoureux de la beauté des fleurs,
Tout ce que tu chantas te salue, ô Poète!
En t'ensevelissant la terre te fit fête,
Et pour te recouvrir d'un linceul embaumé
Te coucha dans son sein au premier jour de mai...

Tantôt tu me contais tes douleurs de Venise
Et comme un cœur trahi dans l'angoisse se brise;

Frondeur passionné d'un amour orageux,
Tu disais, raillant tout et te raillant toi-même :
Déjà la haine germe aux heures où l'on aime;
Ainsi le cirque antique ensanglantait ses jeux.

1858. — 23 MARS : Le cercueil du poète fut transféré dans son tombeau actuel sur la stèle duquel ont été gravés ces vers du poème élégiaque intitulé *Lucie* :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

Le saule demandé par Musset a été souvent replanté sur sa tombe.

PRÉFACE

MUSSET ET SON THÉÂTRE

Il faut le voir tel qu'il était dans ses belles années, élégant chérubin de 1830, petit maître et dandy, avec son frac pincé à la taille qui moulait ses hanches rondes, et cette jolie figure de « *chèvre blonde* », selon le mot de Suarès, où s'allumaient des yeux rieurs et doux, et soudain brillants et faunesques. Il faut le voir comme il s'est peint lui-même à son aurore, aimant la vie et cherchant à plaire, gracieux, séduisant, lorsque dans les salons, aux Italiens, ou sur le boulevard,

*Il était gai, jeune et hardi
Et se jetait en étourdi
A l'aventure...*

Plus tard, dans la détresse et la maladie, la lèvre pendante, des poches sous les yeux, en dépit des fréquentes syncopes qui assombrissent ses dernières années, il gardait l'aspect jeune encore, la taille mince, l'air d'un viveur fourbu, mais qui se souvient du temps où, prince de la jeunesse, chevalier de la Régence, il était recherché de toutes.

Parisien de Paris, et le plus parisien sans doute avec Boileau — mais oui! — de tous les poètes de France, Alfred de Musset vint au monde le 11 décembre 1810. De toute petite noblesse, robe et épée, il eut pour père un administrateur, homme de lettres à ses heures, qui publia des œuvres de toute sorte et se fit connaître surtout par une édition monumentale des œuvres de Jean-Jacques. Son grand-père — son grand-père maternel — fut ce bon Guyot-Desherbiers, député des Cinq-Cents sous le Directoire et du Corps législatif sous le Consulat, qui composa, à l'imitation de Moncrif, un poème sur les chats et qui mimait dans l'intimité, spirituel et habile diseur, les *Pro-*

verbes de Carmontelle. Peut-être doit-il à cet aïeul le goût qu'il eut toujours pour les spectacles dans un fauteuil, à son père une conception rousseauiste et un peu folle de l'amour, à tous les deux une tendresse certaine pour le XVIII^e siècle sentimental, libertin et railleur.

Après de brillantes études au collège Henri-IV, où il obtint au Concours général, dans la classe de Philosophie, le second prix de dissertation latine, et où il s'attira l'amitié du duc de Chartres, fils du futur Louis-Philippe, et de Paul Foucher, qui devint le beau-frère de Victor Hugo, il tâta tour à tour du droit et de la médecine, fit des dessins qui furent remarqués de Delacroix, dit des vers et dansa, introduit par Foucher aux salons de l'Arsenal où tout ensemble amant de Byron et de Shakespeare, mélancolique ou gai selon les heures, dandy impertinent, il se donnait l'allure d'un page de Deveria, féru de parodies, de gageures et d'amour, et brodant des ballades.

Alors commence sa vie littéraire, qui se confond avec sa vie même, et qui a pu être divisée, comme on l'a fait non sans justesse, en trois temps : celui des caprices, celui des passions, celui des tristesses.

De 1828 à 1834, il publie ses œuvres capricantes; en vers : la ballade d'*Un Rêve*, son vrai début, les quinze pièces des *Contes d'Espagne et d'Italie*, la *Coupe* et les *Lèvres*, *A quoi rêvent les jeunes filles*, *Namouna*, qui le rend célèbre, et finalement *Rolla*; en prose : *la Nuit vénitienne*, *André del Sarto*, les *Caprices de Marianne*, *Fantasio*, *On ne badine pas avec l'amour*, *Lorenzaccio*.

De 1835 à 1841, il écrit en vers : *Lucie*, les *Nuits*, la *Lettre à Lamartine*, les stances *A la Malibran*, *l'Espoir en Dieu*, *Dupont et Durand*, *Tristesse*, *le Souvenir*; en prose : *La Quenouille de Barberine*, *le Chandelier*, *la Confession d'un enfant du siècle*, *Il ne faut jurer de rien*, les *Lettres de Dupuis et Cotonet*, *Un Caprice* et des contes et nouvelles.

Après 1841, dans la période de la solitude et de la détresse, il donne encore en vers : *Sur la paresse*, *Après une lecture*, *A mon frère revenant d'Italie*, *Sur trois marches de marbre rose*; en prose : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, *Carmosine*, *Bettine*, des contes parmi lesquels *Histoire d'un merle blanc* et *Mimi Pinson*. Et, dans les dernières années de sa vie, impuissant et malade, un seul conte, *la Mouche*, un seul « proverbe », et faible, *l'Ane et le Ruisseau*.

La mort, venue très tôt, le délivre d'une longue et stérile langueur, où il lamentait les dons gaspillés de sa

jeunesse, fondant parfois en larmes sur son brillant passé, triste et atone entre deux crises cardiaques ou deux évanouissements.

Avec quel feu pourtant, et quelle pétulance, « *l'enfant du siècle* » s'était lancé dans la grande aventure romantique! Non qu'il y crût beaucoup : il avait trop d'esprit et de goût, étant même l'un des rares romantiques, sinon le seul, qui en eût, pour donner dans toutes les fariboles et inventions de l'École; indépendant d'ailleurs et rebelle de nature. Il ne croit ni à la rime riche, chère à Hugo et même à Sainte-Beuve, et qu'il trouva, bien avant Verlaine, ridiculement facile; ni à la couleur locale et au bariolage, où le procédé est parfois trop visible. Dès 1829 — il avait dix-huit ans — il écrit, au retour d'une séance de lecture, ces lignes qui sont la négation même du processus hugotique : « *Je ne comprends pas que, pour faire un vers, on s'amuse à commencer par la fin, en remontant le courant, tant bien que mal, de la dernière syllabe à la première, autrement dit de la rime à la raison, au lieu de descendre naturellement de la pensée à la rime. Ce sont là des jeux d'esprit avec lesquels on s'accoutume à voir dans les mots autre chose que le symbole des idées* ». Croit-on qu'on pût être plus classique et plus près de Boileau et de Racine, que le jeune homme qui pense de la sorte et qui, ayant horreur de la couleur locale, lorsqu'elle est, comme dans *les Orientales*, affectée et *plaquée*, raille impertinemment :

Si d'un coup de pinceau je vous avais bâti
 Quelque ville *aux toits bleus*, quelque *blanche* mosquée,
 Avec l'horizon *rouge* et le ciel *assorti*...?

De même qu'il moque un jour les pâles imitateurs de Lamartine :

« ... *Les pleurards, les rêveurs à nacelles,
 Les amants de la nuit, des lacs, des cascates.* »

Musset reste lui-même et fait cavalier seul; et il sied de ne point prendre pour une vulgaire boutade le mot fameux : *Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre*, il sied de lui donner son sens plein et la force de sa rebelle vertu. De même la charmante parade d'*A quoi rêvent les jeunes filles* ne respire-t-elle pas La Fontaine et Molière plus qu'Ossian-Mac Pherson? Et ne croit-on pas entendre le grand auteur des *Fables* et des *Contes* recommander

de ne point quitter la nature et son simple langage lorsque, dans *Namouna*, on trouve ces vers-programme :

*Sachez-le, c'est le cœur qui parle et qui soupire,
Lorsque la main écrit, — c'est le cœur qui se fond...*

Mais *Namouna*, qui le rendit célèbre, est une date dans la vie et dans l'œuvre de Musset, et non seulement parce qu'il connut la gloire du jour au lendemain, mais encore et surtout parce que ce grand poème clôt le temps des caprices et de la seule fantaisie pour ouvrir celui des passions. Sans doute de telles divisions dans l'existence d'un homme et d'un auteur ne sont-elles point si nettement tranchées, et l'on pourrait sourire d'une coupure si précise. Il n'en reste pas moins qu'à partir de cette date, ou de la date très proche de *Rolla*, Musset se laisse conduire au flot de ses passions que dominaient d'abord ses caprices. Elles l'assaillent, l'agitent et le gouvernent. Il les prolonge en lui et les renouvelle sans cesse par les images vivantes du souvenir. « *Tu te sentais jeune, lit-on dans les Lettres d'un voyageur de George Sand, tu croyais que la vie et le plaisir ne doivent faire qu'un. Tu te fatiguais à jouir de tout, vite et sans réflexion... et tu laissais aller ta vie au gré des passions qui devaient l'user et l'éteindre...* » Quelle vue juste et profonde! Le cœur, les sens, la frénésie d'aimer, l'ivresse des sensations, — tels furent chez Musset la grande ressource de l'art à partir de cette vingt-troisième année où l'adolescent et le dandy de jeunesse se sentit enfin adulte. Ressource terrible qui se tue elle-même, par l'habitude et par l'hébétéde!

Moins débauché que volage, Musset aimait le plaisir, ce pis-aller de l'amour, en croyant qu'il aimait l'amour. Homme du XVIII^e siècle, il vécut dans un temps où l'on exaltait la passion, où l'on attribuait à la passion la vertu du plus grand mal et du plus grand bien, où toute passion semblait sainte. Musset fut par ses faciles succès de chérubin donjuanesque une victime dévolue à cette foi absurde que l'amour purifie les êtres.

Son aventure avec George Sand, plus saine et plus robuste que son amour, mais aussi avide que lui de plaisir, et qui recherchait des sensations que son être ne pouvait ressentir, a retenti profondément sur sa vie; mais à tout prendre, et quel que soit le bilan des torts réciproques des deux amants, la liaison vénitienne n'est qu'un, entre autres, et le plus éperdument littéraire, des troubles épisodes de

sa vie amoureuse. Que de fantômes, que d'images successives de créatures un instant « aimées », s'élèvent d'une existence inquiète, inassouvie, où l'impression de fixer, que dis-je ? de rencontrer le bonheur, en dépit d'un désir toujours exacerbé, « éclate » douloureusement ! Quel épuisement précoce de sève et de génie, avec, pour le poète, l'amer constat que le génie s'enfuit, et le besoin, meurtrier de soi-même, de noyer sa misère dans un verre de vin ou d'alcool ! Certes, les pharisiens ont eu beau jeu avec l'écrivain d'hypocritement pleurer ce qu'ils nomment sa déchéance ; et Musset, avec ses nerfs de femme et une sensualité quelquefois un peu basse, justifie certaine prévention. Mais quoi ? Il a aimé, puisqu'il a cru aimer. Et plus que tous les poètes élégiaques et voluptueux de l'antiquité, plus que Méléagre, plus que Catulle ou Properce, il a été sincère, ingénu, misérable. De sa folie même et de son cœur vacillant, il a tiré des œuvres dont l'accent est trop simple pour qu'on l'oublie jamais.

Les quatre *Nuits* — *la Nuit de Mai* (1835), confiante, presque joyeuse, *la Nuit de Décembre* (même année), pathétique et funèbre, *la Nuit d'Août* (1836), d'une indicible tristesse, *la Nuit d'Octobre* (1837), déjà presque apaisée — sont des poèmes personnels, et d'une vérité nue. La plus grande méprise qu'on pourrait commettre à leur endroit serait de trouver factice cette Muse avec qui le poète converse. Elle était bien pour lui — et son frère ne ment pas, qui l'atteste — une personne réelle et vivante qu'il attendait, le soir, dans une chambre fleurie, tous flambeaux allumés, — une personne en qui il trouvait, l'ayant sentie venir, l'inspiration directe. Rien dans Musset n'est conventionnel ni insincère. Chaque poème qu'il écrit jaillit d'un cœur fiévreux. *Lucie* est un adieu attristé à une douce vision fugitive. *La Lettre à Lamartine* n'est qu'un long cri poignant. Et les stances *A la Malibran* sont-elles rien d'autre qu'un pleur versé par le poète aux funérailles de sa propre jeunesse ? Le *Souvenir*, s'il est inférieur par l'art au *Lac* et à la *Tristesse d'Olympio*, surpasse par le naturel ces deux chefs-d'œuvre.

La même illusion emplit tous les poèmes d'amour de Musset : c'est l'idée chimérique que l'amour se suffit, hors de l'objet aimé ; mais aussi que la poursuite de l'amour tarit sa source même, et que ceux-là qui essaient d'aimer aboutissent à un vide du cœur, au blasement et à l'impuissance. Cette idée, Musset l'a faite sienne en l'inscrivant dans ses poèmes, dans sa « confession », dans ses récits et,

comme nous l'allons voir, dans son théâtre... Elle a mené le poète à la lassitude qu'exprime *la Nuit de Décembre*, à l'effort de « *divertissement* » qu'est *la Nuit d'Août*, à la recherche si trouble de *la Nuit d'Octobre*, à l'assoupissement du *Souvenir*, où vainement il tente de sauver du naufrage l'amour, par la double aile du rêve quand naît la flamme, du souvenir quand sont venues les cendres.

Tristesse, qui fut publiée en décembre 1841, mais est de 1840, ouvre déjà la période du déboire et du dégoût, de la détresse, de la défaite, de l'usure. Le poète, malade, devient sombre. La fierté, cette fierté « *qui faisait croire à son génie* », l'a abandonné. Où il cherchait naguère le bonheur, le voilà maintenant qui recherche l'oubli. La débauche lui est un alibi et un refuge. Le seul bien qui lui reste au monde « *est d'avoir quelquefois pleuré* ». Commence alors cette agonie lente, où le poète survit à lui-même. En vain l'Académie, un peu plus tard d'ailleurs, lui fera signe; en vain Buloz, son admirateur et son ami, qui dirige avec tant d'habileté *la Revue des Deux Mondes*, le presse et le conjure de lui donner un poème : le poète sent qu'est tarie la veine de son inspiration, et ses œuvres se font rares. Le succès même du *Caprice*, porté à la scène en 1847, dix ans après sa publication, et l'avènement de ses autres « *comédies et proverbes* » aux feux de la rampe, l'applaudissement que certaines de ces pièces reçoivent, ne le distraient guère de sa solitude, douloureuse, parfois hébétée. Une sorte d'apathie enveloppe et fige l'écrivain. Le monde même, la société brillante, lui sont devenus presque intolérables. Mme Jaubert, la princesse Belgiojoso, Rachel, Berryer, Alfred Tattet, l'invitent à leurs parties de plaisir : elles lui pèsent; il bâille et rentre chez lui rêver au coin du feu. On le tient pour « *un homme fini* » et il est assez lucide pour constater ce que son frère Paul appellera un déni de justice. Il garde dans ses tiroirs les quelques pièces qu'il fait. En 1842, Sainte-Beuve classant, dans la revue de Buloz, les poètes contemporains en trois groupes, ne le range que dans le second, celui des poètes « *qui n'ont pas complètement réussi, qui n'ont pas été au bout de leurs promesses et qu'aussi la gloire publique n'a pas consacrés* ». Ses relations avec Rachel se sont refroidies. Tattet quitte Paris pour Fontainebleau. Le duc d'Orléans meurt. Le vide s'accroît autour de lui. La princesse Belgiojoso, étrange et cruelle coquette, pédante froide et sophistiquée, trouve plaisant de s'acharner contre lui, le meurtrit de ses avances, puis de ses dérobades : il lui décerne le méprisant poème *Sur une Morte*. Il lit Léopardi,

« *ce sombre amant de la mort* », qui lui inspire *Après une lecture*; puis, malade, il accueille avec un vague sursaut son frère Paul « *revenant d'Italie* ».

Mon pauvre cœur l'as-tu trouvé;

L'as-tu trouvé tout en lambeaux... ?

Et c'est, en effet, sa rupture, sa douloureuse et première rupture avec Sand, au Lido, près du cimetière juif, que lui rappelle surtout le voyage de son frère, comme aussi son actuelle faiblesse. Le retour de son frère lui est-il salutaire? Musset écrit alors, et *le Constitutionnel* publie, le conte de *Pierre et Camille* (16-23 avril 1844), celui du *Secret de Favotte* (18-22 juin 1844), celui des *Frères Van Buck* (27 juillet 1844), et l'année suivante une gracieuse anecdote en prose agrémentée d'une chanson charmante; *Mimi Pinson*; *la Revue des Deux Mondes* donne la même année une petite comédie en un acte, un peu lente, mais non trop indigne d'*Un Caprice : Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*.

Le bilan est maigre pourtant; et Mme Jaubert, l'amie et la « marraine » du poète s'en émeut. Elle morigène l'auteur, lui reproche un peu brutalement son libertinage et son ivrognerie; Musset réagit peu et confesse son mal, qui ne saurait être un vice :

*Dans ce verre où je cherche à noyer mon supplice
Laissez plutôt tomber quelques pleurs de pitié...*

Au vrai, il s'abandonne. Sa sœur mariée établie en province où l'a suivie sa mère, Paul sans cesse en voyage, il est à Paris seul, et préfère les cafés aux salons. On le rencontre à la Régence, au Divan de la rue Le Peletier, où il boit d'atroces mélanges de bière et d'absinthe, et se montre, lui jadis si affable, bizarre et brusquement colérique. En 1849, il donne *Louison*, deux actes en vers, *On ne saurait penser à tout*, un acte en prose. Sa veine est de plus en plus courte : en 1850 la piécette de *Carmosine*; en 1851, celle de *Bettine*; après 1852 il ne produit plus de notable que *La Mouche*, son dernier conte, et une assez médiocre comédie de salon, *l'Ane et le Ruisseau*.

La maladie de cœur dont il souffre — une altération des valvules de l'aorte — provoque des troubles de plus en plus graves dans son être usé. Bien qu'il affecte l'insouciance, il sent la camarde qui rôde autour de lui. Il eût pu

dire, comme dans ces vers qui datent vraisemblablement de 1845, et qui sont déjà le douloureux bulletin d'une santé vacillante :

L'heure de ma mort depuis dix-huit mois
De tous les côtés sonne à mes oreilles
Depuis dix-huit mois d'ennuis et de veilles,
Partout je la sens, partout je la vois...

Au mois de mars 1857, il alla soutenir à l'Académie la candidature d'Émile Augier : son frère dut le ramener chez lui. Au mois d'avril, il voulut répondre à une invitation du prince Napoléon : ce fut sa dernière sortie. En rentrant il s'alita. Sa gouvernante appela Paul de Musset, qui était à Angers, et dont le retour fut doux au poète. Le 1^{er} mai au soir, il se sentit mal, et mourut aux premières lueurs de l'aube. Il n'y eut presque personne à ses obsèques : « *il ne s'était jamais mêlé de politique* ». Vigny, Mérimée, Sainte-Beuve obtinrent pourtant du préfet de la Seine une concession gratuite au Père-Lachaise et que fût planté, sur sa tombe, le saule pleureur qu'il avait jadis demandé.

Les contemporains avaient surtout admiré en lui le romantique éperdu, l'écrivain en vers de *Rolla* et des grands poèmes d'amour byroniens où pendait « *quelque goutte de sang* » ; et sa vie même, déréglée et folle, ne fut pas pour contredire ce sentiment. Mais Musset, malgré son « *pélicanisme* » et son « *dolorisme* », est assez peu romantique et survit par son classicisme.

Il est classique par son indifférence et même par son mépris à l'égard de toute nouveauté. Trop avisé pour croire au progrès de l'espèce humaine il n'a nul souci du mystère de l'homme et des mystères du monde, nulle inquiétude politique et sociale. Littérairement, il n'a pas la curiosité du passé, se moque absolument des époques défuntes, ne cherche pas le moins du monde à anticiper sur l'avenir. Il répudie la couleur locale, la « *description* » qui serait sa propre fin, les mythes, les symboles, les vocables grandioses, et cette magie verbale où triomphe un Hugo. Il n'est un acrobate ni du rythme ni de la rime.

Indépendant, il ne s'intéresse guère qu'à lui-même, et son œuvre est l'écho, non du monde extérieur, mais de ses propres rêves, désirs et déceptions intimes. Non qu'il

qu'il soit ignorant et ne sache que son âme; il a au contraire beaucoup lu, et tout, sans aucun ostracisme, lui fut bon : Byron, Shakespeare, Ossian, autant que Léopardi, Dante, Pétrarque; Bandello et Boccace autant que Gœthe, Jean-Paul et Hoffmann; parmi les vieux classiques, Sophocle, Aristophane, Horace. De Brantôme à André Chénier, il connaît et goûte nos vieux auteurs; il n'a point attendu que vint Rachel pour admirer Racine; il honore Régnier, La Fontaine et Molière; Boileau, tant honni de son temps, est sur sa table; et il a lu, avec Rabelais, Bonaventure des Périers, Voltaire, l'abbé Prévost, Rousseau et Diderot.

Il est de formation, de goût, de style classiques. On a dit, pour lui en faire grief, que sa poésie est un discours et non un chant, une épître et non un poème; on lui a reproché de n'avoir pas de musique, de n'être ni Baudelaire ni Verlaine. Et il n'est que trop vrai. Mais pourquoi le lui reprocher, s'il est Musset, c'est-à-dire un poète plein de feu et de mouvement, de pétulance légère, et dont la meilleure forme — non exempte d'impropriétés, d'incorrections, voire de rhétorique écolière — est celle, à mi-chemin de la prose courante et du haut lyrisme, de la causerie en vers, mi-pédestre mi-aillée, une sorte d'intermezzo aimable, toujours très personnel, où l'auteur s'abandonne à sa nature faite de grâce, d'esprit, de fantaisie, de sensibilité rêveuse et de naturel, toutes qualités qu'il est déjà rare de rencontrer séparées, et qui sont uniques, réunies.

Et ce style mi-haut dont il use en ses vers, c'est celui qu'il emploie aussi dans la prose de ses comédies, qui assure l'éternelle durée de son théâtre; la prose de ses contes et nouvelles, qui est incomparable. Cette prose délicatement et légèrement ailée, sobre sans être sèche, vive sans être trop pimpante, et franche, nette, naturelle, est proprement un charme. Qu'on cherche ailleurs pareille aisance. Mérimée, à côté, est sec; Stendhal, monotone; Sand, bavarde; Courier, affecté; Hugo, barbare; Balzac, vulgaire. Seul, Nodier quelquefois, ou Nerval...

André Suarès, le trépidant Suarès, si dur aux vers du poète, loue sans réserves le prosateur au tour léger, à l'accent pur, au goût charmant. Là seulement, à l'en croire, on retrouve, en France, Shakespeare. « *L'amour y passe, et son ombre est partout, cette ombre douce au soleil et à la lune, faite de tendresse un peu folle et de rieuse mélancolie.* »

Depuis le début du xx^e siècle, le prosateur en lui — et surtout l'écrivain de théâtre — est mis sur le même plan

que jadis le poète, si bien que, tout compte fait, semble être approuvé le mot de Henri Heine, qui a dit magnifiquement de lui : « *La Muse de la comédie l'a baisé sur les lèvres, et la Muse de la tragédie sur le cœur.* »

Le romantisme n'aurait laissé au théâtre aucune œuvre durable, si nous n'avions le théâtre de Musset. Cette remarque qui est, je crois, de René Doumic, peut paraître sévère; elle est juste. Le théâtre de Musset n'appartient guère à l'histoire du romantisme que par les dates, par le nom de l'auteur et par l'inspiration lyrique, Musset ayant rempli ses pièces de sa personne et de ses émotions; et c'est la raison pour laquelle toute introduction à son *Théâtre* doit commencer par une biographie et un portrait de l'écrivain et poète qu'il fut.

Une des chances paradoxales de ce théâtre est que la plupart de ses pièces n'ont pas été écrites pour être jouées. De là vient qu'il ait pu, en les écrivant, s'affranchir des conventions qui sévissaient alors, et en général de toutes les espèces de conventions, pour faire une œuvre où il ne s'est soucié que de dire ce qui lui plaisait et dans la forme qui lui plaisait.

Sauf dans *Lorenzaccio*, qui demeure son chef-d'œuvre et le chef-d'œuvre du drame romantique, mais qui est un grand drame à part dans son théâtre, et qui est sa seule pièce « *historique* », l'histoire en est absente, qui n'est la seule histoire de lui-même. Il ne s'est proposé nulle part d'ailleurs de peindre les mœurs ou de décrire les sentiments d'une époque ou d'un pays. Il a bien pu situer à Venise ou à Naples, en Bavière ou en Hongrie, l'action de ses comédies et proverbes, voire en France; c'est en fait et toujours un pays ou une ville que le lecteur ou le spectateur peuvent placer où bon leur semble et nommer du nom qu'il leur plaît, un pays où les jours sont enveloppés de brumes dorées, où les nuits sont « *tièdes, où courent dans l'air des souffles embaumés, un pays où tout est fait à souhait pour l'amour.* » C'est le pays de la fantaisie et de la passion, donc de la vérité; le pays des surprises, des malentendus, des souffrances de l'amour. A côté des figures de jeunes filles et de jeunes femmes pures et naïves, coquettes ou méchantes, qui représentent l'Eve éternelle créée pour le tourment de l'homme, Musset n'a guère donné de cet homme d'autre figure, d'autre âme, que la sienne. Il n'a mis partout d'autre personnage en scène que lui-même. Il s'y est mis dans *Lorenzaccio*, où le débauché victime de son vice, qui en a horreur et ne peut s'en affranchir,

c'est Lorenzo et c'est Musset; dans *Fantasio*, où l'adolescent rêveur et spirituel et tendre, c'est Fantasio, et c'est Musset. Il s'y est mis dans *Il ne faut jurer de rien* sous les traits de Valentin, le petit maître qui nie la vertu des femmes. Il s'y est mis dans *le Chandelier*, sous les traits de Fortunio, un Fortunio qui ressemble parfois à Chérubin. Il est l'inoubliable Perdican d'*On ne badine pas avec l'amour*, un Perdican qui exprime à merveille la conception qu'a Musset de l'amour et de la vie.

On dira, et l'on n'a pas manqué de dire déjà qu'il n'est parlé dans le théâtre de Musset que des choses de l'amour et que la vie n'y est envisagée que de ce seul point de vue. Mais, depuis Racine, qui donc sur la scène avait pénétré plus avant dans l'analyse du cœur? C'est l'honneur de Musset qu'il soit de la famille de Racine, qu'il doive aussi à Marivaux l'art des subtils détours et des nuances compliquées de l'amour, à Shakespeare le décor indéterminé où le drame et la comédie se déroulent entre ciel et terre.

Le théâtre de Musset est tenu de nos jours pour une part de son œuvre aussi vivante que ses poèmes. La même flamme y circule, et la même sincérité s'y fait jour, cette sincérité que, de Nisard qui l'accueillit à l'Académie française à Vitet qui l'y remplaça, de Gautier à Mme Ackermann, on a louée à l'envi, et que Taine mieux que personne peut-être a célébrée, dans la page curieusement placée au dernier tome de son *Histoire de la Littérature anglaise* où il demande : « *Y eut-il jamais accent plus vibrant et plus vrai? Celui-là au moins n'a jamais menti. Il n'a dit que ce qu'il sentait, et il l'a dit comme il le sentait. Il a pensé tout haut. Il a fait la confession de tout le monde. On ne l'a point admiré, on l'a aimé : c'était plus qu'un poète, c'était un homme. Chacun retrouvait en lui ses propres sentiments, les plus fugitifs, les plus intimes... Il avait les dernières vertus qui nous restent : la générosité et la sincérité. Et il avait le plus précieux des dons qui puissent séduire une civilisation vieillie : la jeunesse. Comme il a parlé de cette chaude jeunesse, arbre à la rude écorce, qui couvre tout de son ombre, horizons et chemins! Avec quelle fougue a-t-il lancé et entrechoqué l'amour, la jalousie, la soif de plaisir, toutes les impétueuses passions qui montent avec les ondes d'un sang vierge, du plus profond d'un jeune cœur!* »

L'un des écrivains de théâtre les plus proches de Musset en notre siècle, Maurice Donnay, lui a rendu un parfait hommage, quand, parlant des pièces du poète, il a surtout voulu voir en elles l'auteur même; un auteur qui para de

PRÉFACE

son esprit, de ses rêves, de sa finesse, de toutes les grâces de sa poésie, les femmes qui traversèrent sa vie et celles qui sont sorties de son imagination, et qui ne lui furent pas les moins chères : « Il a aimé des grisettes qui demeurent anonymes, mais ces grisettes, ce sont Bergerette et Mimi Pinson; il a aimé des jeunes filles, mais les jeunes filles, ce sont Déidamia, Ninette, Ninon, Cécile de Mantes, Carmosine et l'inquiétante Camille d'*On ne badine pas*; il a aimé des femmes mariées, des femmes du monde, mais ces femmes mariées ce sont Marianne, Jacqueline et Barberine, et Donnay rapporte ce mot d'une jeune femme qui lui disait un jour : « Alfred de Musset! je ne suis pas très sûre qu'il n'ait pas été mon amant. »

Le théâtre de Musset a une saveur unique; il est, à sa façon, un *Embarquement pour Cythère*. Comme dans le tableau de Watteau, la laideur, la vieillesse n'y figurent pas; il est le royaume, féérique et vrai, de l'éternelle jeunesse. A l'écoute de son cœur, un homme y parle au nôtre, qui nous conte, en mêlant ses rêves d'adolescent aux souvenirs et aux songes de la maturité, l'inassouvissement de ses désirs et l'illusion sans cesse renaissante de ses candeurs premières.

MAURICE RAT.